

EL KHALED **IBAD ALLY**

CHRONIQUE D'UN TAULARD AU MITARD



 **libres d'écrire**

© El Khaled Ibad Ally – 2018

ISBN (livre) : 978-2-37692-084-7

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-085-4

Corrections : Libres d'écrire

Mise en page : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © El Khaled Ibad Ally

Libres d'écrire est un label de IS Edition, Marseille.

www.libresdecire.com

www.is-edition.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

EL KHALED IBAD ALLY

CHRONIQUE
D'UN TAULARD AU MITARD

 libres d'écrire

PRÉFACE

C'est en 2014 que j'ai fait la connaissance téléphonique de Khaled, alors qu'il était incarcéré et faisait face à de lourdes accusations. J'ai découvert un jeune homme humble, rempli d'énergie et surtout désireux de s'en sortir malgré des circonstances très défavorables. Un profil sympathique bien loin de l'image que l'on peut se faire des détenus purgeant une lourde peine.

En tant qu'éditeur, un aspect m'a profondément marqué chez Khaled : sa volonté de s'en sortir par le savoir, l'écriture et la culture. C'est cette particularité qui m'a donné envie de l'aider, modestement, à organiser ses écrits, et m'a encouragé à suivre son évolution par la suite à travers nos diverses conversations.

Lorsque l'on est privé de sa liberté, écrire est une des seules façons de s'évader. C'est aussi un excellent moyen de faire un travail d'introspection, tâche ô combien nécessaire pour comprendre les raisons de son incarcération et envisager une éventuelle réinsertion.

Alors certes, le livre de Khaled Ibad Ally n'est évidemment pas ce que l'on appelle une œuvre de grande littérature. Pourtant, c'est un récit qui se lit en quelques heures seulement, car il possède au fond de lui deux valeurs inestimables : la sincérité et l'authenticité.

La sincérité, car Khaled remet en question non seulement les conditions de vie en prison, mais également ses propres agissements.

L'authenticité, car on y découvre la prison de l'intérieur, par le biais du point de vue sans concession de Khaled.

Qu'aurions-nous fait à sa place ? Nul ne peut savoir tant qu'il n'est pas confronté à la réalité des prisons. Mais, au-delà de présenter la situation personnelle de Khaled, ce livre a le mérite de poser plusieurs questions essentielles :

Est-ce que notre système carcéral, tel qu'il fonctionne actuellement, remplit-il correctement ses fonctions de réinsertion ? Ou au contraire, accroît-il les risques de récidive par les frustrations qu'il génère ?

Comment trouver un juste milieu entre privations de liberté, sanctions et humanité ?

Les établissements pénitentiaires étant surchargés, ces questions sont plus que jamais d'actualité, et les réponses apportées par nos dirigeants politiques seront essentielles pour imaginer les prisons de demain, que l'on espère plus efficaces et plus sereines.

En attendant, je vous laisse découvrir l'incroyable histoire de Khaled Ibad Ally, et vous faire votre propre opinion sur les raisons qui l'ont amené à être condamné à des dizaines d'années d'emprisonnement.

Harald BÉNOLIEL

Directeur de IS Edition, Marseille

Fondateur du label Libres d'écrire

PREMIERS PAS AU MITARD

Devant moi, une porte métallique épaisse, grillagée, sans poignée pour que je ne puisse pas l'ouvrir. Et derrière cette porte, à moins d'un mètre environ, une autre, en bois et acier. Sur le haut, un œilleton, ce judas qui leur permet de m'espionner dans ma cellule.

Je m'appelle El Khaled, j'ai vingt-deux ans, et je purge actuellement une peine de cinquante-deux mois pour le braquage raté d'une bijouterie et plusieurs autres petits délits. C'est la seconde fois que j'entre en prison, cet univers glauque, sale et oppressant. La première fois, c'était à la prison d'Aix-en-Provence-Luynes, où j'ai purgé moins de quatre mois pour de petits larcins.

Prison de Luynes, à Aix-en-Provence, 2010

C'est dans ce vieux château fort impénétrable que j'ai très vite fait la connaissance du fameux « mitard ». Pourquoi ? À cause de mon refus de réintégrer ma cellule. Mort de rire, je n'étais même pas au courant des règles de la prison... Je venais d'arriver et n'avais pas encore reçu de mandat pour pouvoir acheter des cigarettes. Alors, à l'heure du repas, j'ai demandé au mec de la cellule voisine de m'en glisser quelques-unes sous sa porte. Mais avant qu'il ait eu le temps de le

faire, le chef du bâtiment et un surveillant plus âgé et gradé m'ont demandé de rentrer en cellule. Je leur ai dit :

« Deux secondes, je prends les clopes et je rentre. »

Âgé de dix-neuf ans à l'époque, j'étais obstiné, têtu : impossible de rentrer sans mes cigarettes. Pour le chef, ce n'était pas son problème, et il ne voulait rien savoir. Le surveillant-chef a ordonné à un de ses sbires – un surveillant qui avait une réputation de nazi – de refermer la porte de ma cellule sans plus d'explication. Puis ce chien, chef de ce bâtiment maudit, m'a demandé de le suivre tout droit, direction... le mitard ! Je me souviens que sur le chemin du cachot, escorté par le chef et ses sbires de surveillants, plein de sentiments se mélangeaient en moi : l'anxiété, la peur, l'interrogation, l'énerverment aussi. Mais pas question de me dégonfler ou de laisser transparaître quoi que ce soit. De toute façon, je n'avais pas le choix ! Une fois arrivé dans cet endroit que la prison appelle « quartier disciplinaire », ma première impression fut : glauque et oppressant ! Le froid des murs fades, sales, et la noirceur de cet endroit ont fait jaillir les sentiments les plus noirs qui résident en un être humain.

Une fois au mitard, je me suis vite habitué aux conditions de solitude, à la saleté et, bien sûr, à l'ennui. Je m'occupais comme je pouvais en lisant des magazines, en fumant des pétards, ou en m'amusant à déclencher l'alarme incendie en brûlant du PQ. Ça rendait fous les surveillants ! C'était puéril, mais on va mettre ça sur le compte de la jeunesse... Je voulais les faire chier autant qu'ils me faisaient chier avec cette sanction en cellule disciplinaire que je ne trouvais absolument pas justifiée.



Au mitard, la communication entre détenus est interdite par le règlement... mais cela ne les empêche pas de parler entre eux en criant à travers la porte. Parfois, pour pouvoir parler à quelqu'un en chair et en os, avoir de la compagnie, et pour faire passer le temps, j'ai fait appel au psychiatre. Je lui disais que je n'arrivais pas à supporter le cachot – ce qui était en partie vrai, car l'homme n'est pas fait pour ce genre d'environnement –, que j'entendais des voix... Mes mensonges et mes supercheries étaient nombreux, mais la haine était omniprésente. J'avais soif de puissance, de vengeance... En attendant mon tour, je passais toutes mes journées et mes soirées à me défoncer

à coups de séries de pompes, essayant d'évacuer ma colère comme je le pouvais.

Le temps passait lentement dans cette grotte immonde, trop lentement, au point que les jours ressemblaient à des semaines. J'en devenais dingue, vraiment dingue, car à ma connaissance, une sanction doit être bénéfique à la personne sanctionnée. Or, cette sanction dans ce trou à rats faisait seulement ressortir le pire qu'il y avait en moi ! Quel homme peut accepter sans broncher de vivre dans de telles conditions de misère, de répression et d'isolement ?

Huit jours plus tard, le mitard, c'est fini ! C'était mon premier passage au quartier disciplinaire. Mais ce ne sera sûrement pas le dernier au vu de toute la haine et la rancune que j'ai pu ressentir durant ces premiers pas que je venais de faire au cachot.

Quartier disciplinaire de Grasse, 15 août 2011

Jour de l'Assomption sur le calendrier, c'est aussi celui de mon anniversaire – vingt piges. J'étais de nouveau au mitard, et ma famille ne pouvait même pas venir me rendre visite au parloir.

« Pas de parloir à la maison d'arrêt de Grasse les jours fériés », disaient-ils...

Petit pincement au cœur, quelques larmes sur le visage, sans sanglots ni grimaces. Elles coulaient le long de mes joues et ça, contre ma volonté. D'ailleurs – mais je ne le savais pas encore –, c'étaient les dernières larmes que je versais et verserais jusqu'au jour où je commencerais à écrire.

LE TEMPS PASSE...

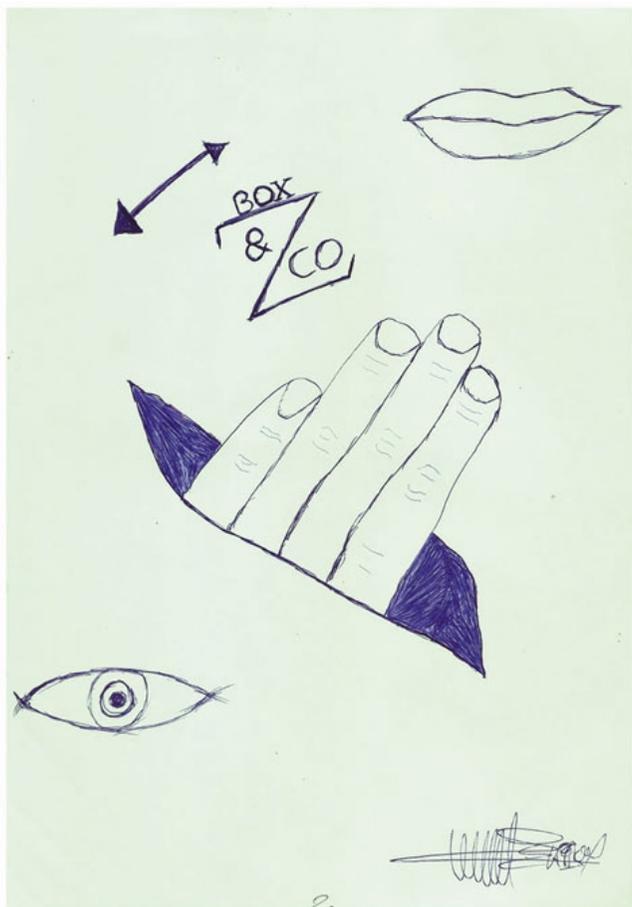
À l'heure où j'écris ces lignes, c'est dingue, on est pratiquement en février 2014 ! Il s'en est passé des choses, pendant ces années d'enfermement ! J'ai notamment connu les transferts disciplinaires dans des maisons d'arrêt loin de chez moi. Mais grâce à Dieu, ma famille ne m'a jamais laissé tomber.

En plus, ici, le directeur de la taule est raciste, et il ne le cache pas, bien au contraire ! Autant vous dire que ma belle peau marron foncé n'allait pas être un atout et, au vu de mon tempérament, cela laissait présager la suite...

La suite, ça a été mitard sur mitard, et de prison en prison, de mitard en mitard, je n'ai plus eu le même rapport avec le QD¹. En fait, je me sentais aguerri, forgé. J'avais vécu des moments tellement difficiles à surmonter au vu de mon jeune âge que plus grand-chose ne m'atteignait vraiment. J'avais construit une carapace lourde et très épaisse autour de mon cœur. Je disais ou chantonnais à qui voulait l'entendre que « Le cachot, c'est du gâteau ». Même mon regard n'était plus le même. Il s'assombrissait de mois en mois, d'année en

1. Quartier disciplinaire.

année, moi qui suis pourtant, en temps normal, quelqu'un de bon vivant, de souriant. Je ne me reconnaissais plus : le mitard et la taule m'avaient volé mon sourire, celui qui vient du cœur. Il ne me restait plus que des sourires de façade. Je me forçais pour mes proches, eux qui étaient loin de tout cet engrenage carcéral, mais qui ne me laissaient pas tomber malgré le long trajet pour me serrer dans leurs bras seulement une petite heure.



Au trou, j'ai connu des moments pleins de solitude et de nostalgie où tous les souvenirs heureux de ma tendre enfance surgissaient et explosaient comme un feu d'artifice. Mais lorsque j'ouvrais les yeux dans ma grotte, les nerfs et la haine refaisaient surface. Bordel ! Je me demandais même si je ne devais pas songer à trancher la gorge du premier qui viendrait ouvrir ma cage ! Ou qui passerait la porte de cette putain de cellule... Le mitard m'était destiné ! Et quelle destinée ! La vie me narguerait-elle ?

Mais avant d'en venir à aujourd'hui, je me dois d'abord de vous dévoiler quelques passages de ma vie que j'estime importants. Des moments-clés, comme on dit, qui m'ont poussé à prendre la plume pour vous parler de ma vision de l'univers sordide qu'est l'univers carcéral, et plus particulièrement le quartier disciplinaire.

0.8



~~C. W. Jones~~

4

RÈGLEMENT DE COMPTES

Depuis le 16 janvier 2014, je suis au cachot de la maison d'arrêt de Villeneuve-lès-Maguelone, près de Montpellier. Dix jours à tirer dans ce trou à rats à la suite d'une condamnation pour des insultes que j'ai formulées à l'encontre d'un surveillant pénitentiaire, ainsi que pour possession illégale d'un téléphone portable en cellule. C'est mon second passage en commission de discipline en un an pour cette histoire de téléphone.

Il faut savoir qu'actuellement, ça fait un an que je suis au quartier d'isolement dans cette maison d'arrêt. Un an ! Pourquoi ? Bonne question ! Pour vous répondre, il va falloir remonter un peu en arrière.

En 2011, j'ai été écroué au centre de détention de Tarascon, dans les Bouches-du-Rhône, après un transfert disciplinaire depuis la maison d'arrêt de Grasse. J'y ai déjà connu deux mois d'isolement d'urgence pour bagarres, possession de stupéfiants et d'arme blanche.

À Tarascon, tout se déroulait plutôt bien. Pendant un an, pas un seul rapport d'incident, donc pas d'isolement. En bref, c'était l'utopie carcérale pour moi. D'ailleurs, j'en avais même profité pour suivre

une formation qui venait d'être mise en place pour les jeunes majeurs de dix-huit à vingt et un ans. Nous étions à peu près une vingtaine de détenus-élèves à intégrer cette mini formation éclair. Elle était censée nous remettre le pied à l'étrier pour éviter que l'on « racaille » dans les étages de la taule.

Dans ce programme court, censé durer moins d'un an, on disposait de cours de français, de mathématiques, d'histoire... On avait même des cours d'escrime. Une intervenante extérieure venait nous enseigner l'art du combat à l'épée tous les jeudis matin, pendant deux heures, dans une salle spécialement aménagée.

Au début, je prenais ça à la rigolade, puis, quand je m'y suis mis sérieusement, il s'est avéré que j'étais plutôt bon. Puisque tout se déroulait si bien, que s'est-il passé, alors ? Comme toujours, après le calme vient la tempête.

Comme je vous l'ai expliqué, j'avais déjà fait beaucoup de cachot, ce fameux mitard. En tout cas, pour moi, à cette époque-là, c'était déjà beaucoup trop. Il est fort possible qu'un autre détenu en ait fait plus encore, mais bon, avant de regarder chez mon voisin, je balaie devant ma porte ! Et tous ces putains de jours au mitard n'avaient fait qu'accroître la haine qui était déjà fortement présente en moi. Vingt et un ans, mais colérique comme jamais. Et une fois en colère, je perdais le contrôle de ma raison et ne me reconnaissais plus du tout ! À tel point que je me faisais peur à moi-même. Telle était ma sombre réalité à cette époque. Habité par déjà tant d'images de violence et de haine, la prison – plus communément appelée « fac de gangsterologie » – n'a fait qu'amplifier la partie maléfique qui se trouvait en moi.

Malgré tout ça, je respectais les autres détenus, et ils me le rendaient bien. Mais je ne me laissais pas pour autant marcher sur les pieds ; j'avais toujours du répondant. Jusqu'au jour où mon chemin a croisé celui d'un autre détenu, dont je ne citerai pas le nom. Un jeune homme qui pratiquait la boxe « depuis son plus jeune âge », disait-on, et qui avait tendance à casser la gueule des mecs plus faibles ou dont

la tête ne lui revenait pas. Le genre de type qui se sent supérieur aux autres et qui est prêt à tout pour faire comprendre que personne n'est au-dessus de lui ni même égal à lui – une vraie crapule dans l'âme... Moi, je faisais partie des personnes qui ne voulaient pas l'entendre comme ça...

Lui et moi, au tout début, c'était « bonjour », « au revoir ». Mais il a vite pris la confiance et tenté à plusieurs reprises de me manquer de respect. Je lui tenais toujours tête. Un jour, il m'a « demandé » de lui envoyer une certaine somme d'argent, car sinon, il me tuerait. J'ai refusé, bien évidemment, même sachant qu'il détenait un couteau en cellule et qu'il disait à certaines personnes que je connaissais qu'il allait faire pleurer ma mère, « la macaque », en m'enlevant la vie ! Alors, j'ai pris une décision difficile qui allait changer ma vie.

Avec un ami marseillais qui avait lui aussi des problèmes avec ce détenu, nous avons décidé de régler son compte à cette crapule à la façon des taulards, c'est-à-dire au couteau, comme je l'avais vu dans les différentes prisons lors de mes transferts.

Prison, placard, taule, frigo... le nom change selon les régions, mais la violence reste la même partout, la couleur du sang aussi. Conditionné par et pour la violence, le cachot – pour te briser davantage, seul, enfermé entre quatre murs avec des idées de vengeance – et ce que tu as appris de la prison et de tous tes transferts sont là !

Donc, en octobre 2012, règlement de comptes dans les escaliers de la prison, qui finira par beaucoup de sang et un corps inanimé au sol. Trois coups de couteau dans les fesses et un dans la cuisse assénés par mon ami, et le coup fatal, en plein cœur, par moi. Le regard vide, le détenu a succombé à ses blessures. Paix à son âme. Me revient une phrase qu'un ancien m'a apprise en prison, lors d'une partie d'échecs : « En prison, il vaut mieux être le boucher que le veau ». Pardon éternel à nos familles qui n'ont rien à voir avec tout ça. Pardon à sa mère. La vie, c'est dur. Si je ne l'avais pas attaqué en premier, je pense

que lui n'aurait eu aucune hésitation à m'arracher la vie et faire pleurer ma famille.

S'il n'avait pas essayé de me racketter, je pense que nous aurions pu être amis. Mais le destin en a voulu autrement. J'aimerais que notre histoire serve d'exemple et permette d'éviter que ce genre de situation ne se reproduise. Avis à toutes les personnes qui ne se sont pas posé les bonnes questions ou qui n'ont pas osé réfléchir aux conséquences de leurs actes, par timidité, fierté ou orgueil : le sang appelle le sang !

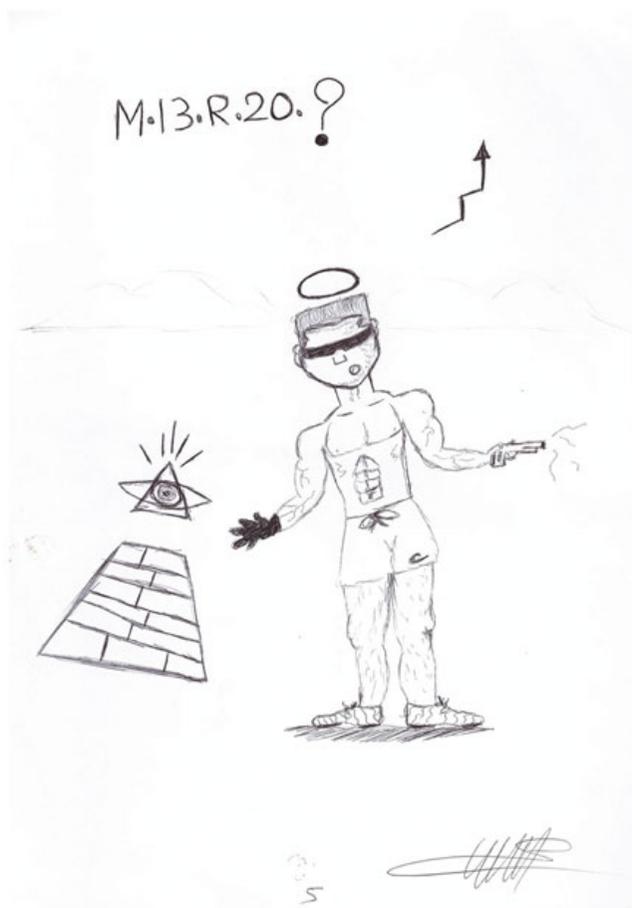
Peut-être que mon tour viendra – ou peut-être pas. En tout cas, même s'il doit arriver, je n'en voudrai pas à la personne qui m'aura vu vivant pour la dernière fois, car qui vit par l'épée périt par l'épée ! Mais évitez, si vous le pouvez.

Seul dans ce mitard, je réalise que toutes mes actions ont mené ma vie. Cette addition de non-dits, de frustrations, de blocages, de péchés, de manque d'amour... m'a conduit à mettre fin à la vie d'un autre homme, à me retrouver loin des miens, loin de mes projets, loin de ma vie, ici... Seule ma mission de rédemption, cette recherche de purification de mon âme et de mon être, me permet de revivre, même enfermé dans ce cachot sans lumière, sans personne, sans vie. Juste moi et Dieu.

Maintenant, je me devais de rectifier le tir, sortir de ce cercle vicieux, d'inverser la tendance, et je me suis juré que désormais, je m'efforcerais d'être un homme droit et bon. Mes actes seraient pieux, mes paroles douces, et je priais le Très Très Haut pour qu'il me donne la force et l'endurance dans ce cheminement vers Lui et sa clémence.

C'est fou ce que l'espoir peut créer comme changements chez un homme au mitard. Avant, j'insultais les surveillants pénitentiaires, j'étais en colère, enragé, et maintenant, je m'y sentais presque bien,

là, à écrire ce livre. Moi qui n'ai pas lu plus de six livres dans ma vie, je me sentais tout à coup l'âme d'un écrivain. Mon stylo glissait sur chaque page comme une larme sur la joue d'un enfant en pleurs, mes seules pensées pour guide...



FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Préface.....	4
Premiers pas au mitard.....	6
Le temps passe.....	10
Règlement de comptes.....	14
L'écriture pour thérapie.....	19
Le temps de la gamberge.....	25
La douche.....	35
La cour de promenade du mitard.....	37
À la recherche du bonheur.....	45
La fouille au corps.....	51
Repousser les limites.....	57
L'espoir renaît.....	59
L'agression.....	65

Me faire entendre.....	73
Prison des Baumettes.....	85
Nouveau transfert.....	97
Réau, mes potos et moi.....	103
La tension monte.....	113
Prise d'otage.....	119
Dernier acte.....	129
Remerciements.....	137
Ce livre vous a plu ?.....	141
Découvrez nos autres livres.....	143